

Loïc Guiouillier : diacre contre vents et marées

Vétérinaire depuis vingt-cinq ans, ce diacre marié de 50 ans, père de cinq enfants, est resté fidèle à sa terre natale de Mayenne. Malgré un travail très exigeant, il trouve le temps d'assurer l'accompagnement au baptême et au mariage notamment. Et il ne connaît pas la « langue de buis » quand il évoque les difficultés du ministère.

Comment s'est déroulé votre appel au diaconat ?

C'était en 1992. Mon épouse et moi accompagnions alors deux jeunes catéchumènes, puis nous avons rejoint l'équipe diocésaine du catéchuménat. Notre évêque Mgr Louis-Marie Billé, qui devint par la suite archevêque de Lyon, avait souhaité ordonner des diacres dans ce diocèse où il n'y en avait jamais eu. J'ai été interpellé par la responsable de l'équipe du catéchuménat, elle-même ancienne catéchumène. Je n'y avais naturellement jamais pensé étant donné que je ne connaissais aucun diacre. Nous avons donc accepté de cheminer ensemble pendant une année afin de découvrir le ministère et de discerner si nous acceptions de rentrer en formation. J'ai été ordonné en 1997, à 35 ans, ce qui me fait dire qu'ils m'ont pris au berceau !

Être diacre en milieu rural, qu'est-ce que cela change ?

J'ai effectué mes études de vétérinaire à Nantes et, durant cette période, celle qui allait devenir mon épouse et moi-même avons eu plusieurs engagements d'Église, notamment à travers les équipes Notre-Dame. Quand nous sommes revenus en Mayenne – à la limite de l'Orne et non plus dans le sud du département d'où nous étions originaires – nous nous sommes vite trouvés en décalage, dans une certaine pauvreté spirituelle. Nous avons donc vécu sur nos acquis, grâce aux expériences engrangées jusque-là. Cela m'a aidé à surmonter les relations pas toujours faciles avec le curé de l'époque qui ne percevait pas bien que j'aie été interpellé en dehors de la paroisse, par une femme de surcroît ! Il faut dire qu'il était en place depuis quarante ans, avec sa propre histoire, et qu'il ne connaissait pas le diaconat. Par ailleurs, on m'a vite collé l'étiquette du « veto », de celui qui, en tant que profession libérale, a des revenus importants. Pourtant, mon épouse et moi-même sommes enfants d'agriculteurs, nous avons vécu toute notre enfance en milieu rural et j'ai voulu exercer ce métier précisément pour vivre dans cet environnement ! Ce ne fut donc pas toujours facile, d'autant que nous sommes arrivés au moment où le diocèse procédait à des regroupements de paroisses : à Sainte-Thérèse-des-Avaloirs, il y avait un curé et deux prêtres coopérateurs qui étaient eux-mêmes curés jusqu'alors... Cela n'a pas facilité les choses.

Établissez-vous un lien entre votre métier et votre foi ?

En tant que vétérinaire, nous sommes amenés à euthanasier des animaux. Même si je soigne plus fréquemment les bovins, je suis parfois conduit à m'occuper des petits animaux et j'ai ainsi euthanasié quelques chiens et chats. Cela m'a fait prendre conscience de la place irremplaçable d'un animal de compagnie, surtout pour les personnes seules ou âgées. L'euthanasie n'est jamais un acte anodin, cela ne se pratique pas n'importe comment, il y a aussi un accompagnement à assurer. Aujourd'hui, les vétérinaires sont formés à cela et c'est heureux. Personnellement, de par mes valeurs humaines, j'avais intégré cette notion avant que ces enseignements ne se développent dans les écoles.

En outre, mon métier me met en relation avec beaucoup de personnes et, ici, tout le monde sait que je suis diacre. L'attention aux autres, le service que l'on rend sont forcément colorés par ma foi. Dans ma vie professionnelle, j'ai été interpellé à plusieurs reprises sur des questions de foi, de façon parfois surprenante. Autant mon diaconat a été froidement reçu dans l'Église, autant l'accueil de ceux qui sont en dehors est fabuleux ! Cela peut paraître étrange, mais c'est pourtant ainsi.

Et puis, à travers le soin aux animaux, je veille à rester dans une prestation rentable pour l'éleveur. Il est la première de mes préoccupations. Aujourd'hui, on entend beaucoup de mouvements de défense des animaux évoquer le « bien-être animal ». Je veux bien en parler, mais la priorité demeure l'éleveur, l'être humain.

Quelles sont vos plus grandes joies ?

Célébrer un baptême ou un mariage permet de rencontrer des personnes parfois très éloignées de l'Église. À l'occasion de la préparation, nous sommes témoins de cheminements extraordinaires. Rencontrer des personnes qui acceptent de donner de leur temps pour accompagner un enfant au baptême, cela transforme parfois de jeunes parents ! Même à travers l'accompagnement d'un deuil, des choses très belles peuvent se vivre. J'aime bien dire que je vis mon diaconat « dans mes bottes », c'est-à-dire dans ma vie professionnelle, avec les clients. Parfois, je suis tenté de me demander ce que je fais dans l'Église, quand je vois ses lourdeurs, les difficultés à avancer, à accueillir. La réponse, je l'ai quand je suis sur le terrain, quand je vois les demandes qui me sont adressées, la richesse des discussions que je peux avoir...

Une difficulté particulière ?

Les relations difficiles que je peux avoir avec certains prêtres me font dire que ce sont des hommes qui souffrent. Je mesure leur isolement. Certains envient les diacres, les liens directs qu'ils peuvent avoir avec les personnes. Un prêtre me dit souvent : « Je ne connais pas les gens. » Et c'est vrai. Ce n'est pas de sa faute, mais compte tenu des innombrables tâches qui lui reviennent, il a peut-être moins le temps d'aller au contact direct des personnes.

Comment voyez-vous évoluer l'Église ?

L'institution a ses lourdeurs, ses difficultés, mais je ne me fais aucun souci pour l'Évangile : il a de l'avenir devant lui ! Comme je le dis souvent lors des baptêmes : le vêtement blanc est signe de pureté mais aussi de nouveauté. Le chrétien, le nouveau baptisé est invité à inventer demain, riche de son histoire, de la transmission des valeurs, pour vivre aujourd'hui et imaginer demain. Les chrétiens de nos églises sont trop enclins à regarder en arrière et à regretter le passé. Alors que, de par le baptême, ils devraient être tournés vers l'avenir. Je pense aussi qu'il faut veiller à développer encore le sens de l'accueil au sein de l'Église. Récemment, un jeune homme a frappé à la porte de l'église et a demandé s'il pouvait fêter ses dix ans de mariage. La brave personne, à l'accueil, s'est retrouvée toute désarçonnée et lui a répondu qu'on n'avait jamais vu cela, que cela ne se fait pas. Mais si, cela doit pouvoir se faire ! N'ayons pas peur de la rencontre, des nouveautés...

Et comment envisagez-vous l'avenir du diaconat ?

J'ai la chance d'avoir été ordonné jeune. Attention à ne pas dénaturer le diaconat. Notre appel est bien de demeurer témoins, serviteurs au cœur du monde. Je vois de plus en plus de confrères diacres ordonnés à la veille de la retraite. En réalité, on est en train de les clériciser, d'en faire des « sous-prêtres ». Je me rappelle que Mgr Billé tenait à ce que l'on ordonne des hommes jeunes. Il faut reconnaître que l'interpellation s'avère parfois difficile. Pour ma part, mon métier m'empêche de voir mon diaconat dénaturé. En effet, je suis de garde un week-end sur quatre, ce qui m'empêche alors d'aller à la messe le dimanche. Au départ, cela a un peu surpris dans ma paroisse, au point qu'un prêtre coopérateur a l'habitude de dire qu'il a « un diacre non pratiquant » ! C'est dit sur le ton de la boutade, mais il le pense vraiment...

Propos recueillis par Romain Mazonod (DA 161 12 2012)